

La 1^{re} BFL à Bir Hakeim

par Jacques Roumeguère

Ce texte de Jacques Roumeguère (1917-2006), aspirant au 1^{er} régiment d'artillerie à Bir Hakeim, compagnon de la Libération, est paru en août 2005 dans le n° 113 de l'Objectif, organe trimestriel de la Fédération nationale de l'Artillerie.



Jacques Roumeguère
(coll. particulière).

Le 15 février 1942, après l'arrivée la veille, en pleine tempête de sable, d'un détachement précurseur venu en reconnaissance, l'état-major de la BFL¹ prend possession à Bir Hakeim d'un périmètre délimité par un champ de mines de 12 km de pourtour ébauché par la 150^e brigade qu'elle vient relever.

Les unités de la BFL, arrivées à Bir Hakeim le 15 et le 18 sous une pluie battante après que leurs véhicules aient patiné dans la boue pendant trois heures, se sont aussitôt déployées sur le périmètre en question.

Sa mission initiale consiste à aménager un camp fortifié devant servir de pôle d'ancrage au barrage de mines en son extrémité sud, où elle tiendra ensuite garnison, pour veiller à son intégrité et protéger les arrières sud du corps de bataille allié, réparti dans une poche délimitée par la mer de Gazala à Tobrouk, et le champ de mines.

Sa seconde mission consistera donc à contenir les assauts des unités blindées ennemies qui l'isoleront totalement par un siège visant à l'anéantir, ceci pendant les trois à sept jours, au plus, nécessaires à la 8^e armée pour neutraliser dans le nord le corps de bataille de Rommel.

Elle ne devrait donc participer que marginalement à la première phase de la bataille qui s'annonce, dans l'attente de la défaite de Rommel, dont la retraite sera précédée par la ruée des alliés sur la Tripolitaine, seconde phase où la BFL devra la prendre de vitesse et se rendre maîtresse du verrou d'El Agheila.

Une défense de la position exclusivement antichar lui est donc prescrite à cet effet par l'état-major de la 8^e armée qui, ayant jugé hautement improbable l'éventualité d'une attaque frontale par une infanterie d'une certaine importance, affirmait qu'elle ne subirait que des assauts de blindés.

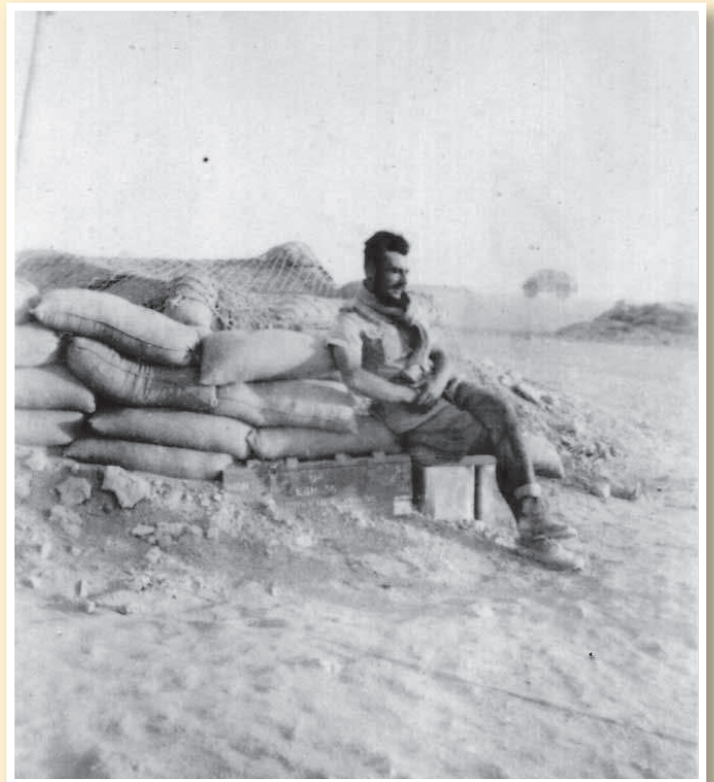
Il n'est prévu en conséquence aucune protection par réseau dense de barbelés et de mines antipersonnel, les ratissages et la concentration des tirs de l'artillerie devant suffire, selon l'état-major, pour arrêter les dits assauts de l'infanterie.

Bir Hakeim « Fort Vauban » du désert

Le général Koenig, commandant la BFL étant retenu à l'état-major du Caire, le général de Larminat, commandant la division française libre, exerce, en attendant son retour et l'arrivée de la seconde brigade, une autorité directe sur la 1^{re} BFL.

Dégagé des réglementations pointilleuses et des conceptions obsolètes par son entrée en dissidence, il définit un dispositif défensif spécifique, sans précédent dans les normes de l'armée française, dont la structure s'appuie sur quatre éléments fondamentaux dont la parfaite coordination sera essentielle durant les combats :

- une protection contre les bombardements terrestres et aériens par enterrement des postes de tir, des abris du personnel, des PC et du matériel ;
- un complexe de mines hermétique susceptible de bloquer l'assaillant pour le maintenir sous les tirs des armes lourdes et de l'artillerie ;
- les 75 modifiés en antichars de l'infanterie situés à « l'affût » sur deux lignes de défense antichar parallèles le long du champ de mines qui ceinture la position, afin de s'opposer aux tentatives de pénétration ennemies ;
- une artillerie dont les batteries sont capables de tirer « tous azimuts » afin de couvrir l'intégralité du champ de bataille et compenser la faiblesse d'un effectif de seulement 26 canons dont la portée est limitée à 12 km.



Jacques Roumeguère à Bir Hakeim (coll. particulière).

¹ La 1^{re} brigade française libre (NDLR).

Il décide de conserver le dispositif ternaire ébauché par la brigade anglaise, dont l'organigramme ne comprenait que trois bataillons déployés en trois quartiers périphériques bordant chacun environ quatre kilomètres curvilignes du champ de mines et affecte trois des quatre bataillons de la BFL en périphérie de la position :

- BM² en « B » ;
- 2^e BLE³ en « C » ;
- bataillon du Pacifique et bataillon de l'infanterie de marine en « D » ;

Le 3^e BLE est tenu en réserve à proximité du PC du point d'appui en « A », avec l'hôpital et les services, prêt en permanence à se porter sur un point menacé afin d'arrêter la progression de l'assaillant et le contre-attaquer.

Le Général confie la conception et la réalisation de ce plan aux deux officiers commandant les deux unités clés de son dispositif défensif, le génie et l'artillerie, dont les actions concomitantes sur les assauts de l'ennemi auront des effets déterminants.

Le capitaine Gravier

Le capitaine Gravier, « officier génie » de l'état-major du Général, est chargé de protéger les approches du point d'appui par un champ de mines pratiquement impénétrable, ce qui implique deux opérations :

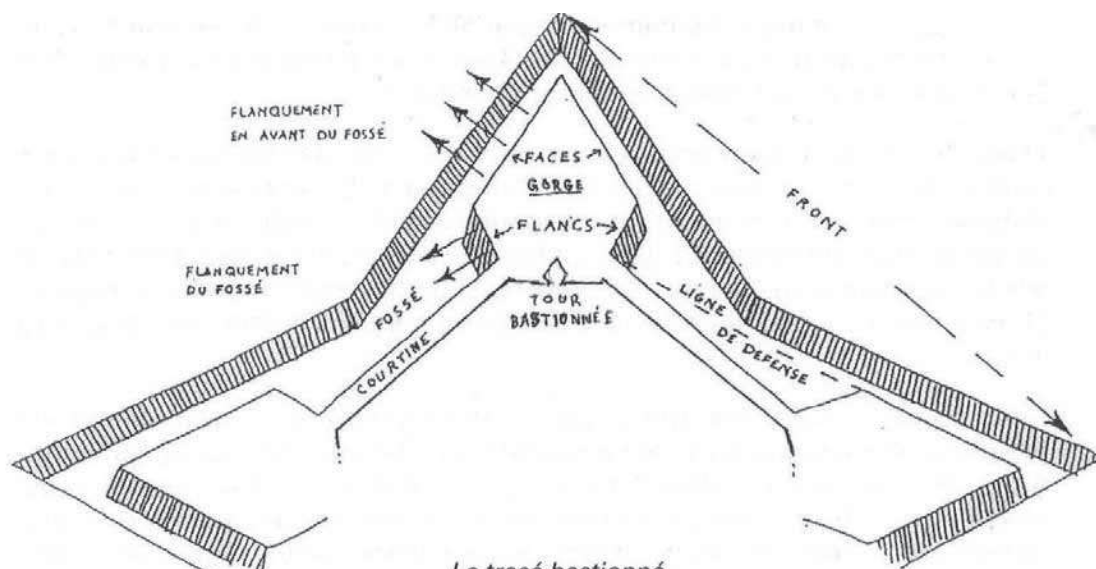
L'adaptation d'un tel dispositif aux conformations spécifiques de la situation.

Pendant deux années passées à l'École militaire et d'application du génie, sa promotion avait reçu un enseignement de la fortification dont les élèves, dit-il, avaient été fortement marqués, particulièrement par Vauban.

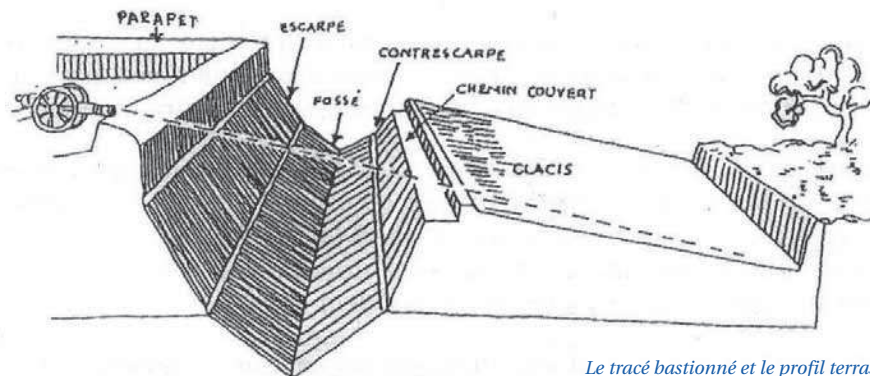
En analysant sur place les conditions prévisibles du siège que devrait subir le camp retranché selon les prévisions des états-majors, il constate qu'elles se prêtent à la stratégie d'assaut des places fortifiées conçues par Vauban dont le processus est exposé dans un ouvrage sur *Trois siècles d'architecture militaire* :

- investissement total de la place coupant toute liaison avec l'extérieur ;
- installation du dispositif de siège ;
- reconnaissance des défenses de la place et identification de leurs points faibles ;
- mise en place d'un plan de défense des moyens de rupture au plus près de l'emplacement choisi pour l'assaut ;
- l'assaut pour ouvrir et conforter une brèche dans l'enceinte fortifiée ;
- pénétration massive par cette brèche des troupes qui submergent la garnison et la neutralisent.

Rommel conduira effectivement le siège de Bir Hakeim selon ce plan.



Le tracé bastionné.

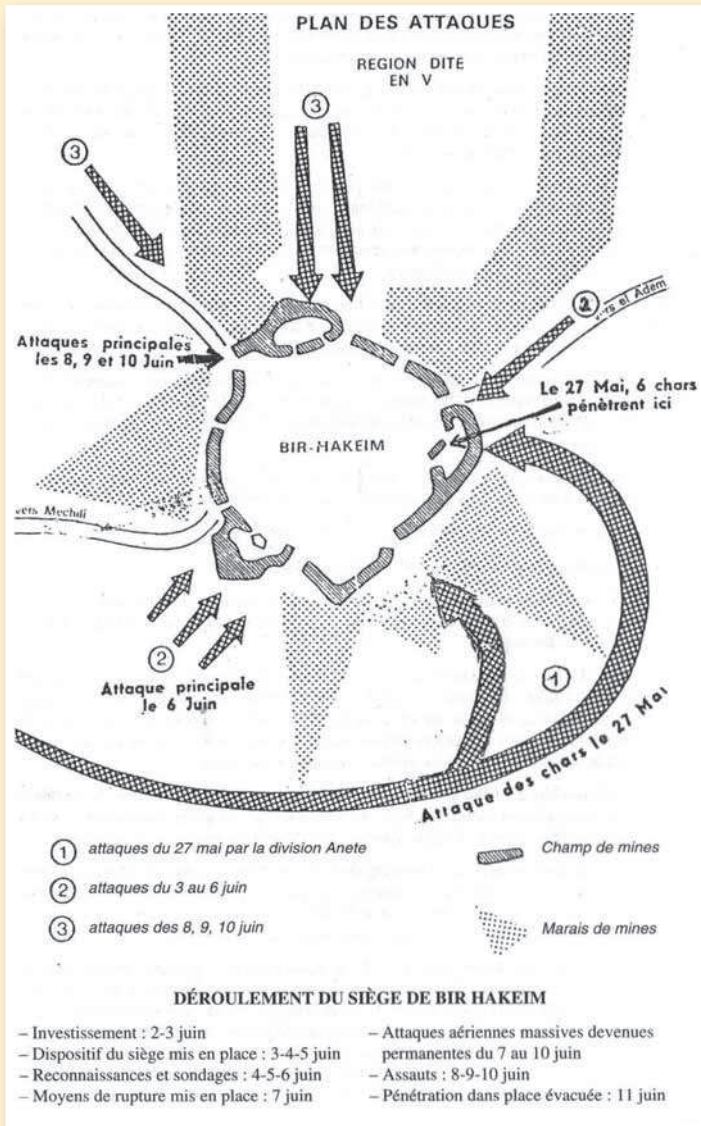


Le profil terrassé.

Le tracé bastionné et le profil terrassé, éléments des fortifications conçues par Vauban (L'Objectif).

² Le bataillon de marche n° 2 (NDLR).

³ Le 2^e bataillon de Légion étrangère (NDLR).



Les différentes phases du siège de Bir Hakeim (L'Objectif).

Le raccordement au barrage de mines « Gazala - Bir Hakeim »

Le raccordement au barrage de mines « *Gazala - Bir Hakeim* » de ce dispositif qu'il réalisera sous l'autorité du général commandant le génie du 30^e corps britannique, responsable de la réalisation de l'ensemble du barrage protecteur de la 8^e armée, qui comprend deux larges bandes minées en forme de V dont le camp fortifié est le pôle d'ancrage au sud.

Lorsque Gravier le sapeur de la brigade lui soumettra son plan avec l'aval du général de Larminat, il recevra l'agrément assorti, pour réaliser cette mission, que la compagnie de sapeurs-mineurs de la BFL ne peut mener à elle seule, de la mise à sa disposition d'une compagnie du *Royal Engineers* du corps d'armée, à laquelle s'ajouteront deux sections des pionniers de la Légion.

Achevée, sa réalisation sous la direction de Gravier aura exigé trois mois de travail sans repos.

L'analyse des fonctions de la fortification de Vauban suggère au capitaine Gravier une adaptation de sa configuration et de son principe de fonctionnement à la situation locale pour la défense antichars de Bir Hakeim :

- le profil terrassé des fortifications Vauban est essentiellement composé d'un rempart d'enceinte qui constitue la principale

protection, bordé par un fossé qui retarde l'approche de l'assaillant et le maintient sous les tirs rasants des défenseurs. Ce dispositif défensif est complété par des réduits en demi-lune qui contrôlent les portes de l'enceinte donnant accès dans la place ;

- le tracé bastionné de l'ouvrage comporte des saillants effilés qui contrôlent en enfilade les angles morts du fossé et contraignent l'assaillant à se diriger vers la naissance de ses redans où canons et mousqueterie se tiennent à l'affût ;

- les ouvrages massifs en surélévation, sont composés d'éléments dont chacun exerce une fonction défensive complémentaire des autres :

- le rempart d'enceinte constitue la principale protection, dont les réduits en demi-lune contrôlent les portes donnant accès dans la place ;

- le fossé qui le borde retarde l'approche de l'assaillant ;

- les bastions d'où les mousqueteries juchées à leur sommet battent en enfilade les angles morts du fossé se soutiennent mutuellement grâce à leurs flanquements réciproques en forme de saillants qui s'évasent jusqu'au rempart d'enceinte sur lequel ils sont ancrés, où ils se rejoignent ;

- un glacis couvre les approches, dont le profil et la courbure épousent la trajectoire des tirs rasants des défenseurs sur l'assaillant bloqué par le fossé et les bastions qui le maintiennent sous leurs feux.

Le capitaine Gravier substitue un complexe miné aux ouvrages dont l'adaptation au terrain, difficulté majeure dans le passé, est facilitée par la planéité en surface du site de la fortification de Bir Hakeim laquelle différera de celle de Vauban en ce que celle-ci présentait un profil terrassé en surélévation, alors que les mines sont enterrées à même le sol.

En outre, remparts, remblais, fossés et glacis n'opposaient qu'une obstruction passive aux assaillants, la résistance active étant entièrement du ressort du plan de feu des assiégés, alors que la capacité destructrice des mines en fait des armes qui exercent ce rôle par nature.

Ces deux particularités rendaient inutiles les bastions surélevés et leurs flanquements réciproques, en regard l'un de l'autre, qui permettaient à la mousqueterie juchée sur les remparts de battre les angles morts qui sont inexistants en terrain plat où les mines, armes destructrices par elles-mêmes, se substituent aux bastions pour assurer cette fonction.

Toutefois, Gravier retient le principe du tracé bastionné en raison de l'espace en entonnoir qui sépare ces bastions, et contraint l'assaillant à se diriger vers son goulot où canons et armes lourdes et automatiques se tiennent à l'affût, protégés par le champ de mines.

Il conçoit deux catégories d'espaces minés en modulant la texture et la densité des mines de manière à ce que chacune exerce des fonctions défensives semblables à celles des remparts et des bastions de Vauban, et il les inscrit dans une géométrie comparable :

- le « *champ de mines* », formé par une bande minée dense et continue, doublée aux endroits sensibles, ceinture la position et oppose une obstruction majeure et ultime aux tentatives de pénétrations en force, comme le rempart d'enceinte de la fortification Vauban.

- la zone « *marais de mines* » de moindre densité bloque la progression de l'assaillant et le maintient sous les tirs des armes lourdes : elle remplit la fonction du fossé retardateur et celle du glacis en pente qui maintenaient l'assaillant sous les feux de l'air, des chars, de l'infanterie et de l'artillerie (*Histoire de la 8^e armée d'Afrique*).

L'analyse des fonctions de la fortification Vauban

Ce complexe de mines « *Vauban* » a été analysé comme suit par son concepteur dans une brochure, « *La vérité sur Bir Hakeim* », dont nous avons extrait les précisions techniques assorties de citations en italique :

- une « *bande de mines antichar* » dense et continue (11 900 mines antichars), qui ceinture la position comme le rempart d'enceinte de la fortification Vauban, est chargée d'opposer comme lui une obstruction ultime majeure aux tentatives de pénétration en force. En faisant obstacle à la progression de l'assaillant, elle le maintient sous les feux de l'artillerie et des tirs rasants des 54 canons de 75 antichars et armes lourdes des assiégés répartis, à l'affût, au long de sa lisière.
- cette bande est doublée autour du « *fort* » (construction rudimentaire en brique, qualifiée pompeusement ainsi par les méharistes italiens) [3 100 mines antichars], de l'observatoire d'artillerie au nord-ouest [1 400 mines antichars], et des « *pill boxes* », réduits antichars fortement armés à chacune des portes du camp retranché qui jouent le rôle des « *demi-lunes* » protégeant les accès des fortifications de Vauban [1 400 mines antichars].
- quatre marais de mines antichars, de moindre densité et de forme triangulaire en « *V* » inspirés des bastions de Vauban, étoilent son pourtour devant le fortin et les trois secteurs du dispositif ternaire du point d'appui « *sur des surfaces considérables (3 600 hectares) truffés d'éléments de champ de mines isolés de 100 mètres de long – 2 mines par mètre – prolongent la protection des approches du point fortifié [63 300 mines antichars], renforcés sur leur lisière par 2 000 mines antipersonnel afin de dissuader leur déminage, allant jusqu'à 3 km en profondeur* ». Un espace déminé formant un entonnoir les sépare, il canalise les assauts de l'adversaire sur les tirs rasants des antichars positionnés à l'abri en son goulot et assurent aussi la fonction essentielle des bastions d'antan en maintenant l'assaillant sous les tirs combinés de l'artillerie et des antichars de l'infanterie.
- le rattachement à la ligne de défense Gazala-Bir Hakeim se fait par deux bandes minées sur 8 km des deux branches du V [3 200 mines antichars].

Le plan de mines de Bir Hakeim présente ainsi des analogies frappantes avec celui de Neuf-Brisach, modèle de fortification Vauban en terrain plat, son efficacité sera consacrée dès le premier assaut du 27 mai qui s'est soldé par la fuite des blindés de la division *Ariete*, laissant 32 chars sur le terrain dont la moitié avait sauté sur les mines.

Par la suite, l'incapacité des assauts germano-italiens, bloqués par le champ de mines sous les feux des Français, à emporter la décision en dépit des pilonnages terrestres et aériens massifs sur le camp retranché, montre que cet agencement a effectivement fonctionné avec succès selon les principes du système Vauban.

Les notes de Rommel montrent en effet comment le dispositif de mines a agi avec succès, selon les modalités de fonctionnement de ce système : « *la principale difficulté consistait à ouvrir des brèches dans les champs de mines sous le feu des troupes françaises...* ». En effet, écrit-il, l'obstacle créé par le marais de mines maintenait mes troupes d'assaut sur « *un terrain caillouteux n'offrant aucune possibilité de camouflage et le feu violent des Français ouvrait des brèches dans nos rangs* ».

Il comprend alors qu'un assaut par les blindés se heurterait à la redoutable efficacité de l'épais glacis de mines qui protège les approches du camp fortifié et déterminerait des pertes trop lourdes : la densité de ce véritable rempart de mines jointe aux tirs rapides et tendus des 75 antichars empêcherait les rescapés d'obtenir la décision.

L'avant-veille de la sortie de vive force des Français Libres, Rommel constitue pour en finir un puissant groupe de choc qui donnera l'assaut final sur un point faible repéré dans le nord-ouest, devant le BM2.

Cette formation, couverte par une forte concentration d'artillerie et un pilonnage sévère de la *Luftwaffe*, comprenait deux bataillons de la division *Trieste* et onze *Mark IV* du régiment brandebourgeois, renforcés par trois bataillons de pionniers chargés d'ouvrir un passage à travers le dispositif de mines qui ceinture le camp retranché.

En confiant au colonel Hecker, commandant le génie d'armée, le commandement de ce groupe d'assaut dont la primauté donnée aux pionniers était autant inhabituelle que leur nombre, Rommel rend implicitement un hommage marqué au concepteur du dispositif de mines qui protège la place et lui oppose une résistance sans failles.

Le dernier jour précédant l'abandon de la position, Hecker lance un ultime assaut avec ses troupes d'élite sur ce point faible de la défense, mais le soir, il avait seulement pu entamer le marais de mines sans parvenir à y pratiquer le passage qu'il ouvrira le lendemain... trop tard, la garnison s'étant évaporée dans la nuit !

Le chef d'escadron Laurent-Champrosay

Le chef d'escadron Laurent-Champrosay qui commandait le régiment d'artillerie divisionnaire se vit confier la mission de couvrir « *tous azimuts* » les approches du camp retranché.

Il ne disposait en tout que de quatre batteries de six canons de 75 mm dont le nombre, le calibre et la portée étaient très inférieurs à ceux de l'artillerie adverse qui se positionnait systématiquement hors de leurs atteintes ; il s'y ajouta au cours des opérations deux canons anglais de 25 livres, aux performances identiques récupérés sur le champ de bataille.

Le dispositif « *hors normes* » qu'il imagina pour compenser cette infériorité patente, aussi original en soi que celui du complexe miné du capitaine Gravier, et parfaitement adapté comme lui aux spécificités du terrain, utilisait au maximum la supériorité des cadences de tir du canon de 75 et sa maniabilité qui feront des ravages chez l'adversaire.

- Les six pièces d'une batterie sont partagées en trois sections, ce qui permet d'en détacher une pour participer avec l'infanterie à d'éventuelles opérations volantes de commando ou de harcèlement de l'ennemi à l'extérieur du point d'appui.
- Le front de batterie tel que l'a décrit le colonel Morlon présente les six pièces « *pointées sur un gisement de surveillance* » et disposées en quinconce, à 50 mètres les unes des autres, sans que plus de deux en soient alignées, afin de diminuer les risques de mitraillage aérien en enfilade.

L'exécution des tirs s'effectue selon deux modalités :

- le « *tir de soutien* » à un bataillon est commandé depuis son observatoire par le commandant de la batterie qui l'appuie, il en définit les éléments et dirige les réglages ;
- Le « *tir groupé* », qui associe plusieurs batteries, effectue des interventions foudroyantes aussi bien en tirs d'arrêt qu'en appui direct, concentrées sur tous secteurs menacés.

Elles sont décidées par le commandant Champrosay qui les coordonne depuis son observatoire, dont l'état-major en calcule les éléments pour chaque batterie concernée et les transmet immédiatement et directement à son lieutenant de tir. Le réglage est effectué ensuite par le commandant lui-même.

Pendant les derniers jours du siège, alors que plus de la moitié des canons du régiment avaient été détruits, il réussit des tirs correctement ajustés et parfaitement alignés effectués par plusieurs canons de batteries différentes.

L'invulnérabilité du camp fortifié découla de la complémentarité parfaitement coordonnée entre le dispositif d'interventions foudroyantes et synchronisées « *tous azimuts* » de l'artillerie et l'efficacité du système de mines conçu par le capitaine Gravier.

Il est indéniable en effet que les 3 700 défenseurs de Bir Hakeim ont pu résister pendant quinze jours aux assauts massifs des 30 000 assaillants de divisions d'élite germano-italiennes parce qu'ils n'eurent pas à les affronter en un combat au « *corps à corps* » qu'un passage ouvert dans le champ de mines aurait permis.

Dans des conditions comparables, la garnison de Oualeb, qui n'avait rien à envier aux Français Libres en matière de courage et de sacrifice, a été anéantie en quarante-huit heures dès que ses défenses furent percées alors qu'elle disposait d'une importante artillerie lourde, dont ne bénéficiait pas Bir Hakeim et était renforcée par une brigade de chars.

Une semaine plus tard, la puissante place fortifiée de Tobrouk tombait dans les mêmes conditions, deux jours après son investissement par Rommel.

Certes, ce système de mines eût été insuffisant pour contenir à lui seul les assauts de l'ennemi sans la parfaite synchronisation des tirs des deux autres composantes de base du dispositif de défense de la position avec sa double fonction de convergence de l'assaillant sur le champ de tir, et de son maintien sous leurs feux :

- Les antichars de l'infanterie placés sur son pourtour, en parfaite cohérence avec son tracé, croisaient leurs tirs rasants sur les aires d'approches où les mines canalisait les assaillants livrés à leurs effets particulièrement meurtriers.
- Les 75 du 1^{er} régiment d'artillerie réussirent à maintenir jusqu'au dernier jour un soutien indéfectible à l'infanterie par ses tirs de barrage et d'arrêt, malgré la perte de 60 % des canons.

Après la défaite des blindés alliés, la résistance de Bir Hakeim étant devenue l'élément déterminant de l'issue de la bataille de Marmarique, sa garnison a soutenu pendant quinze jours un combat inhumain, sans défaillance individuelle ni collective.

Pendant ces quinze jours en effet, le « *Fort Vauban du désert* » a fait face victorieusement à des assauts incessants, soutenus à un contre dix avec des moyens en quantité, puissance et calibres sans commune mesure avec ceux de l'adversaire.

Sa garnison a maintenu intacts les 15 km² de la position sous le déluge de 45 000 obus de gros calibre tirés par l'artillerie lourde adverse, relayés par le matraquage de 1 400 tonnes de bombes déversées par une escadre aérienne de 1 300 avions dont les vagues comprenaient un nombre croissant de bombardiers allant jusqu'à 200 renforcés par 400 autres le dernier jour (source allemande).

Au matin du 11 juin, elle eut la fierté d'avoir gardé intacte la position de Bir Hakeim confiée à sa garde en tenant tête à un ennemi dix fois supérieur en nombre, et de ne l'évacuer que sur ordre du haut commandement, au terme d'un siège prévu pour ne durer que trois à cinq jours.

Rommel, inspectant le camp fortifié qui lui a tenu tête, dénombra 1 200 emplacements de combats pour infanterie et armes lourdes, et constate que « *... les Français disposaient de positions remarquablement aménagées et admirablement protégées contre les*

bombardements par obus et les attaques aériennes », et il déclare à ses officiers :

« *Ici, messieurs, il ne pouvait y avoir que des soldats au moral de fer, servant parfaitement leur armement et commandés par un chef de valeur et énergique* ».

L'approvisionnement

Un ultime convoi de notre régiment du train étant bloqué par une nuit noire à proximité de la position, le lieutenant Bellec se porte à sa rencontre en traversant la défense ennemie et revient à Bir Hakeim avec 13 des camions du convoi et deux citernes d'eau.

- L'eau requise journalièrement pour les 3 700 hommes du camp retranché est de 33 tonnes, basées sur la ration 8^e armée de 4 litres par homme plus 2 litres pour la cuisine mais après l'apport des prisonniers et des Hindous, lesquels s'étaient mis à l'abri du soleil sous les véhicules dont ils ont bu l'eau des réservoirs, la ration dut être réduite une première fois à 2 litres le 1^{er} juin. L'une des citernes d'appoint ayant été mitraillée, cette ration sera réduite à nouveau à 1,5 litre le 3 juin.

- Les munitions furent consommées à une cadence imprévue par les tirs de barrage d'arrêt et antiaériens requis, notamment à partir du 5 juin pour contenir les assauts incessants contre la ceinture de mines et le pilonnage de l'aviation :

- l'artillerie a tiré 42 000 obus de 75 dont la plupart furent apportés par les convois, en nombre toutefois insuffisants, obligeant à réduire la cadence des tirs ;
- la DCA⁴ a consommé 47 000 obus de *Bofors*.

Bombardements subis pendant le siège (sources allemandes) :

- Plus de 45 000 obus encaissés sur les 15 km² de la position, tirés par les 182 canons des batteries lourdes allemandes et italiennes allant du 105 au 210 mm, et auxquels s'ajoutent les tirs de 84 pièces d'artillerie de campagne comprenant 20 canons de 88 particulièrement redoutables. Cette puissante artillerie s'est constamment tenue hors de la portée des seules 26 pièces du 1^{er} RA dont disposait le camp retranché au début du siège le 27 mai, réduites au cours des combats à 16, puis 9 les derniers jours.
- 700 tonnes de bombes déversées au cours de 1 400 piqués d'avions opérant par vagues de 20 puis 40 et enfin 60 *Stukas* et *Junkers 88* d'une escadre de 1 030 avions détournés de Russie pour les combats de Libye. Il s'y ajoutera une formation de 100 bombardiers *JU 88* et *Messerschmitt 110* venus de Crète à deux reprises le 10 juin pour soutenir l'assaut final des forces de l'Axe sur Bir Hakeim.

Conclusions

Les effectifs et les armements de la BFL comparés à ceux des troupes qui l'assiégeaient, et d'autre part la confrontation entre le chiffre relativement réduit des pertes de la garnison durant le siège avec le nombre et la densité des bombes et des obus déversés sur les 15 km² de la position doivent poser à la réflexion du lecteur deux questions auxquelles il convient de répondre :

- La garnison assiégée luttait à un contre dix et ne disposait que de vingt-six canons inférieurs en portée et en calibre à ceux des vingt groupes d'artillerie qui la matraquaient en permanence : comment a-t-elle pu tenir dans ces conditions pendant quinze jours, alors que celle de Oualeb, dont les défenses étaient comparables à celles de Bir Hakeim, a été anéantie en quarante-huit heures bien qu'elle bénéficiât du renfort d'une brigade de chars, et que son artillerie soit infiniment supérieure en nombre, calibre et portée ?

⁴ Défense contre avions (NDLR).

Les Allemands ont en effet récupéré à Oualeb après sa chute, outre une centaine de chars et d'automitrailleuses, 124 pièces d'artillerie.

• Lors des rencontres sur place entre généraux et officiers supérieurs alliés et allemands en 1953, et à Paris en 1992, il a été admis par tous que les pilonnages de Bir Hakeim par l'artillerie étaient d'une densité supérieure à ceux effectués à Verdun au cours de la guerre 1914-1918, et que les bombardements par avion dépassèrent ceux effectués sur Stalingrad : comment y a-t-il eu relativement si peu de morts pendant le siège de Bir Hakeim par comparaison avec les hécatombes qui marquèrent ces batailles de référence ?

La qualité et l'efficacité du dispositif de défense en trois points conçu par le général de Larminat expliquent les faits qui inspirent ces deux questions et suffit à leur porter réponse :

• Le système de mines imaginé par le capitaine Gravier pour l'adapter aux conditions spécifiques de la situation du camp retranché à fortifier a indiscutablement constitué par son efficacité l'élément déterminant de l'invulnérabilité de la défense en empêchant l'assaillant d'y ouvrir une brèche qui eût été fatale comme ce fut le cas à Oualeb et à Tobrouk.

Il est indéniable que les 3 700 hommes de la garnison n'ont pu résister pendant quinze jours que parce qu'ils n'eurent à affronter aucun combat au « *corps à corps* » avec les 30 000 assaillants qui se seraient répandus dans la position avec leurs chars si une brèche dans le champ de mines leur avait ouvert le passage comme ce fut le cas à Oualeb dont les défenseurs n'avaient rien à envier aux Français Libres en matière de courage et de sacrifice.

• Les canons de 75 mm ont tenu un rôle complémentaire et aussi important que le système de mines qui n'aurait pu contenir à lui seul les assauts de l'ennemi sans leurs effets particulièrement meurtriers dans les rangs adverses :

– les tirs rasants des canons antichars de l'infanterie placés dans des postes de combat en parfaite cohérence avec le tracé de manière à ce que les plans de feu de notre infanterie couvrent en tirs croisés les aires d'approches sur lesquelles les mines canalisent les assaillants.

– les 75 de l'artillerie ont maintenu jusqu'au dernier jour un soutien indéfectible à l'infanterie par leurs tirs de barrage et d'arrêt, en dépit de pertes à 60 % et sous le déluge permanent des tirs de contre-batterie de l'artillerie lourde allemande, et des bombardements aériens.

• L'enfouissement des postes de tir, des alvéoles des canons et des abris pour le personnel que le général Koenig s'obstina à exiger en dépit des résistances, est le troisième volet du dispositif défensif du camp retranché qui explique à lui seul la modicité relative de nos pertes au regard des bombardements d'artillerie et d'aviation déversés sur ses défenseurs.

Citons aussi l'utilisation tactique des sections de « *Brenns carriers* » fortement munis d'armes automatiques lourdes, dont la mobilité permettait des interventions fulgurantes sur les secteurs menacés de débordement. Un hommage particulier doit être rendu à ce propos à la compagnie mobile de la Légion que le général de Larminat a placé à côté de son PC, en réserve de contre-attaque.

Bien que ces particularités du dispositif de défense de Bir Hakeim fussent pour répondre aux deux questions fondamentales qui se posent, elles seraient restées inefficaces sans le moral élevé des Français Libres, leur courage et leur résistance aux conditions infernales qu'ils eurent à subir sans répit durant le siège.

Cela ne saurait non plus occulter la reconnaissance qu'ils doivent aux généraux de Larminat et Koenig, en y associant le capitaine Gravier, pour l'efficacité des défenses qu'ils ont conçues et réalisées, auxquelles ils doivent d'avoir pu tenir en échec les assauts massifs de l'ennemi bien au-delà de la mission qui leur avait été confiée initialement.



Le général Koenig (coll. particulière).

Méthodes de combat des deux adversaires à Bir Hakeim

Celles respectivement mises en œuvre par Rommel et le général Koenig durant le siège de Bir Hakeim ont chacune leur spécificité qui sont intéressantes à confronter.

Rommel a conçu une force de frappe qu'il conduit lui-même au combat, c'est l'*Afrikakorps* dont le corps de bataille est essentiellement constitué par deux éléments mécanisés dotés de leurs propres supports logistiques, ce qui les libère dans l'action de toute dépendance à des unités dont le commandement leur échappe.

La 90^e légère est une division motorisée très mobile, entièrement autonome dans l'action stratégique comme tactique, conçue par Rommel dans la même indépendance d'esprit à l'égard des théories d'école que celle qui a présidé à la création de la 1^{re} DFL, et selon une conception comparable dans son fonctionnement.

Elle comprend une infanterie d'assaut d'élite (les « *Panzergrenadiers* »), ses propres pionniers et son artillerie blindée de soutien dotée notamment des canons de 88 mm, les meilleurs du champ de bataille, C'est une arme particulièrement redoutable par sa longue portée, un tir tendu qui fait mouche à 1 000 mètres avec une cadence de tir rapide, des usages variés (antichars, antiaérien, artillerie de siège ou de campagne), et qui est fréquemment engagée en première ligne.

Par sa mobilité, sa cohérence et la complémentarité des différentes armes qui la composent, cette unité autonome est en mesure d'agir en toutes circonstances sans appui extérieur, que ce soit pour contenir un secteur du front ou pour le percer.

Le groupement blindé des XV^e et XX^e *Panzer* est conçu comme une force tactique de rupture adaptée à la guerre de mouvement en terrain ouvert, dotée de 330 chars mieux protégés que les chars britanniques et mieux adaptés aux conditions sévères des combats dans le désert, dont les *Mark IV* qui sont dotés de canons de 75 supérieurs en portée et puissance à l'armement des chars adverses.

La méthode de Rommel, adaptée à la guerre de mouvement qu'imposent les grands espaces désertiques, se fonde sur un choc frontal par l'arme blindée qui provoque la rupture des lignes adverses, mais c'est la manœuvre préalable qui force la décision, et la formation spécifique de la 90^e légère et son entraînement particulier sont destinés à répondre à cet effet à diverses occurrences :

• En débordant latéralement la formation adverse attaquée de front par le DAK^e afin de la frapper sur ses flancs par une manœuvre de débordement que masque le rideau de sable soulevé par les *Panzers*, ou en la contournant pour la prendre à revers.

- En donnant l'assaut à un secteur du front, pour masquer le déplacement des *Panzers* durant la bataille.
- En soutien des *Panzers* pour neutraliser les antichars ennemis, ouvrir des brèches dans les lignes ennemies par lesquelles les blindés débouchent au sein du dispositif adverse et s'y déploient, occupent et nettoient le terrain à mesure de leur progression.

L'assaut des points d'appui fortifiés comme Bir Hakeim, insérés dans un imposant champ de mines, exigeait une adaptation de cette tactique car, dans le cas d'un siège, les *Panzers* ne pouvaient servir que d'appui aux attaques menées par l'infanterie. Leur impuissance devant un front stabilisé sur une ligne solidement retranchée conduit Rommel à utiliser l'aptitude de la 90^e légère à ouvrir des brèches dans les lignes ennemies en la chargeant de conduire les assauts avec l'appui d'une ou plusieurs divisions d'infanterie italienne.

Il a fait tomber Gott el Oualeb et Tobrouk en quarante-huit heures de la manière suivante :

- une phase investigatoire consiste à faire sonder minutieusement par l'infanterie le pourtour de la ligne des défenses ennemies afin d'en repérer les points faibles ;
- une intense préparation d'artillerie sur un étroit secteur ainsi identifié précède l'assaut, associée en finale à un bombardement aérien massif par les passes en piqué de formations successives de six bombardiers dont les visées directes sur l'objectif assurent des impacts beaucoup plus précis que ceux de l'artillerie.

Pendant ce pilonnage qui paralyse la défense ennemie, les pionniers ouvrent des brèches dans les points faibles repérés dans les champs de mines qui protègent la position attaquée :

- une manœuvre d'approche de l'infanterie d'assaut enchaîne aussitôt derrière les pionniers, couverte par son artillerie d'accompagnement qui prend position aussi près que possible du champ de mines et ouvre le feu sur les défenses adverses ;
- l'assaut final est alors donné par l'infanterie qui pénètre par les passages déminés, précédée par les chars qui couvrent son déploiement au sein de la position et font sur les points stratégiques, pendant que toute l'artillerie disponible concentre des tirs fusants sur les batteries alliées afin de les neutraliser.

Mais cette méthode a échoué à Bir Hakeim devant l'invulnérabilité du champ de mines conçu et mis en place par le capitaine du génie Gravier, ce qui l'a empêché de faire pénétrer ses chars dans la position.

Le commandement français est exercé par deux généraux expérimentés, dont le général de Larminat qui avait conçu l'agencement de la position et de son dispositif défensif de manière à soutenir efficacement le siège que prévoyait la première phase de sa mission.

En effet, grâce aux importants stocks trouvés en quantité dans les dépôts de Syrie, il a pu la doter d'armes complémentaires les unes des autres :

- des mortiers de 81 mm répartis en nombre important dans l'infanterie ;
- les 26 canons de 75 mm du régiment d'artillerie ;
- des antichars, version allégée de ce canon, sont largement attribués aux compagnies d'infanterie afin qu'ils soient répartis sur l'ensemble du front de bataille.

Le canon de 75 est un canon aux cadences de tir accélérées qui conviennent particulièrement aux interventions rapides, il est particulièrement adapté à l'appui direct des fantassins, et dans sa

version antichar, allégé d'une demi-tonne et la silhouette abaissée par l'adoption de petites roues, sa maniabilité et son tir tendu en font une arme d'infanterie aux performances redoutables.

Dès l'attaque du 27 mai, pour contrer les assauts de l'adversaire, le général Koenig avait adopté une tactique particulièrement bien adaptée aux conditions du terrain et à la configuration de type Vauban du champ de mines de protection :

- au déclenchement de l'assaut, nos combattants supportent sans réagir la préparation d'artillerie comme les tirs et bombardements terrestres et aériens, terrés dans les trous individuels ou sous des abris bien protégés, pratiquement vulnérables aux seuls coups directs ;
- dès que l'assaillant approche de la zone couverte par les armes du secteur qu'il attaque, chacun se porte à son poste de combat, prêt à intervenir tout en continuant à s'abstenir de réagir. Nous avons vu en effet que la configuration « *Vauban* » du champ de mines qui ceinture la position détermine des entonnoirs sans mines qu'épouse le plan de tir des antichars placés en leur goulot central où les assaillants sont conduits à se diriger, alors que les défenseurs les tiennent dans leur ligne de mire ;
- l'ennemi étant parvenu à portée de tir, toutes les armes lourdes du secteur attaqué déclenchent sur l'assaillant le feu nourri des armes automatiques et les pièces antichars, doublé par une concentration des tirs d'arrêt à obus fusants de nos batteries sur l'infanterie et les canons automoteurs d'accompagnement.

Généralement, privée de ce soutien, l'infanterie se débandait et refluaient vers ses bases :

- durant les assauts massifs des derniers jours du siège, soutenus par des chars et une artillerie enterrée à proximité de nos lignes, l'assaillant s'est accroché au terrain et ses sapeurs ont commencé à déminer les protections de nos positions ; nos batteries ont alors ratissé le terrain par tirs fauchés à hausses échelonnées, déroulant un tapis d'obus sur la formation ennemie qui l'obligeait à décrocher ;
- pendant les ultimes combats, l'adversaire est parvenu à plusieurs reprises à entamer nos positions. Les destructions successives des canons de nos batteries ayant réduit leur capacité de riposte, les *Brenn*⁶ de la compagnie mobile de réserve et ceux de la compagnie menacée ont chargé à plusieurs reprises sur ces brèches dont les défenseurs ont pu chaque fois reprendre possession du terrain.

Au matin du 11 juin, la 1^{re} BFL aura la fierté d'avoir gardé intacte la position de Bir Hakeim confiée à sa garde et de ne l'évacuer que sur ordre du haut commandement, à l'issue d'une mission remplie bien au-delà de la demande initiale, en tenant en échec un ennemi dix fois supérieur en nombre.



Le général Rommel avec la 15^e Panzerdivision entre Tobrouk et Sidi Omar, en 1941 (US National Archives).

⁵ Le Deutsches Afrika Korps (NDLR).

⁶ L'orthographe exacte de ce véhicule britannique est « Bren Carrier » (NDLR).